



Théologie de la vocation

et pastorale du discernement

MGR JEAN-MARC AVELINE



CONFÉRENCE
des évêques
de FRANCE

ÉVANGÉLISATION DES JEUNES ET VOCATIONS

SERVICE NATIONAL POUR L'ÉVANGÉLISATION DES JEUNES
ET POUR LES VOCATIONS (SNEJV)

58, avenue de Breteuil - 75007 Paris

Tél. 01 72 36 69 70 – jeunes@cef.fr – <http://jeunes-vocations.catholique.fr>

#synod2018

Table des matières

Introduction	3
1. L'expérience de Marseille	
2. Qu'appelle-t-on vocation ?	4
3. Comment se met-on en route ?	7
4. Comment discerne-t-on l'appel du Seigneur ?	9
4.1 Relire sa propre histoire	
4.2 Situer sa réponse dans celle de l'Église	
4.3 Chercher le bonheur	11
4.4 Faire confiance au Seigneur	12
Conclusion	13

Cette intervention de Mgr Jean-Marc Aveline, évêque auxiliaire de Marseille, a été donnée le 5 avril 2018 dans le cadre d'une journée de formation nationale organisée par le SNEJV sur le thème : "De l'engagement à la vocation : quelles formes d'accompagnement pour aider les jeunes à discerner les appels du Seigneur ?", en lien avec la préparation du synode 2018 des évêques sur "les jeunes, la foi et le discernement des vocations".

Introduction

Je voudrais tout d'abord remercier les organisateurs de cette journée pour leur aimable invitation. Depuis ce matin, nous avons écouté et partagé l'écho provoqué dans notre Église de France par l'appel du pape François lancé le 13 janvier 2017 dans sa *Lettre aux jeunes* en vue du Synode des évêques qu'il a convoqué à Rome en octobre 2018 sur « les jeunes, la foi et le discernement vocationnel ». Nous avons entendu le riche témoignage de quelques jeunes Français qui ont participé à la réunion pré-synodale qui s'est tenue à Rome du 19 au 25 mars 2018. Le document final de cette rencontre, qu'ils nous ont présenté, est extrêmement intéressant.

La contribution qui m'a été demandée dans le cadre de cette journée consacrée à la recherche des « formes d'accompagnement pour aider les jeunes à discerner les appels du Seigneur » a pour thème : « Théologie des vocations et pastorale du discernement ». Je commencerai par vous présenter brièvement ce que nous essayons de faire à Marseille pour l'accompagnement et le discernement vocationnel, puis je vous proposerai quelques réflexions théologiques et pastorales.

1. L'expérience de Marseille

Cette expérience est toute récente : elle n'a que deux ans. Une « commission vocations » a été créée pour porter plusieurs projets. D'abord, entretenir dans le diocèse la préoccupation pour les vocations, en invitant à prier à cette intention tous les 4 de chaque mois, en mémoire de la fête liturgique de saint Jean-Marie Vianney, le 4 août.

Ensuite, nous avons mis en place une « Année Saint-Jean-Cassien » pour les jeunes garçons de plus de dix-huit ans qui n'excluent pas l'hypothèse qu'ils pourraient être appelés à devenir prêtres. L'année s'organise autour de trois semaines de vie communautaire, chacun pouvant dans la journée continuer ses études ou sa vie professionnelle. Du dimanche soir au samedi midi, dans une maison religieuse située près de Notre-Dame-de-la-Garde, des temps de prière, de convivialité, d'échanges rythment la semaine. Chaque soirée est différente : rencontre avec des personnes engagées dans le diocèse, visite d'une communauté religieuse, temps d'adoration, temps de *lectio divina*, etc. Entre chaque semaine, un accompagnement spécifique est proposé et, à l'issue des trois semaines, une petite retraite dans un monastère est organisée. Deux prêtres diocésains et deux religieuses ont été appelés pour l'animation de cette année et pour l'accompagnement des jeunes au for externe, chaque jeune étant invité à choisir dans le diocèse un accompagnateur spirituel au for interne.

Deux autres propositions ont été mises en place dans le diocèse : l'une pour ceux et celles de plus de dix-huit ans qui pensent à la vie religieuse (proposition portée par le Conseil diocésain de la vie consacrée) ; l'autre pour des jeunes garçons entre douze et dix-huit ans qui ont déjà exprimé le fait qu'ils avaient pensé à devenir prêtre et auxquels on propose de se retrouver, un dimanche par trimestre, pour un temps d'échange et de prière avec les prêtres d'une paroisse.

Par ailleurs, la commission vocations invite les acteurs de la vie diocésaine, comme par exemple, tout récemment, les responsables pastoraux de l'enseignement catholique, afin de rendre la ques-

tion vocationnelle plus présente dans la vie ecclésiale et moins difficile à aborder par l'ensemble des acteurs pastoraux. Tout ceci est à mes yeux très important, même si les formules proposées sont toujours à améliorer. Car, lorsque quelqu'un se dispose à répondre à l'appel de Dieu en n'excluant pas l'hypothèse d'y consacrer toute sa vie, il est normal et souhaitable que sa démarche soit prise au sérieux. C'est à l'Église diocésaine d'en donner le signe, avec une profondeur de foi et un dévouement généreux qui doivent être à la hauteur de la demande de celui ou celle qui cherche à répondre à l'appel du Seigneur¹.

Maintenant que je vous ai raconté ce que nous vivons à Marseille, vous voyez mieux « d'où je parle ». Je voudrais vous livrer quelques réflexions théologiques et pastorales, que je regroupe autour de trois questions : qu'appelle-t-on « vocation » ? Comment se met-on en route ? Comment discerne-t-on l'appel du Seigneur ? Je terminerai par quelques remarques conclusives, notamment sur la communion des saints.

2. Qu'appelle-t-on vocation ?

Il faut bien reconnaître, tout d'abord, que « vocation » n'est pas un mot facile à appréhender. Le document final de la rencontre pré-synodale de mars 2018 (n° 8) exprime bien cette difficulté.

« Il faut une compréhension simple et claire de la vocation, qui souligne le sens de l'appel et de la mission, des désirs, des aspirations, pour en faire un concept plus identifiable pour les jeunes à ce stade de leurs vies. La vocation a souvent été présentée comme un concept abstrait, perçu comme trop éloigné des préoccupations de beaucoup. En général, [les jeunes] comprennent l'importance de donner du sens et un but à sa vie, mais beaucoup ne savent pas comment connecter cela à la vocation comme un cadeau et un appel de Dieu. Le terme vocation est devenu synonyme de la prêtrise et de la vie religieuse dans la culture ecclésiale. Si ces vocations spécifiques sont des appels sacrés qui devraient être célébrés, il est important pour les jeunes qu'ils sachent que leur vocation est par essence celle de leur vie, et que chaque personne a la responsabilité de discerner ce que Dieu l'appelle à être et à faire. Il y a une plénitude à chaque vocation qui doit être soulignée afin d'ouvrir les cœurs des jeunes à cette possibilité. »

Le mot français « vocation » vient du latin *vocatio*, lui-même issu de la forme verbale *vocare*, qui signifie appeler². Le terme a originellement un sens spécifiquement chrétien. Ce n'est que secondairement qu'il a pris un sens profane, très en vogue de nos jours (on parle par exemple de « vocation » pour un métier de médecin ou d'enseignant ou pour un engagement humanitaire, etc.). Si le

1. Voir les conclusions du cardinal LUSTIGER dans l'ouvrage collectif : *La formation spirituelle des prêtres*, Paris, Cerf, 1995, p. 219-228.

2. Voir le long et précieux article de G. LEFEUVRE, « Vocation », dans *Catholicisme*, Tome XV (2000), Paris, Letouzey et Ané, col. 1253-1286. Plus récemment, voir le livre coordonné par le directeur du Service national pour les vocations à Londres, le frère bénédictin CHRISTOPHER JAMISON, *The Disciples' Call. Theologies of Vocation from Scripture to the Present Day*, Bloomsbury, London, 2013.

terme « vocation » n'a pas d'équivalent direct dans la Bible, ceux qui expriment un appel de Dieu sont nombreux et concernent, dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau, soit un appel collectif, soit un appel personnel. Retenons que, dans le texte biblique, il y a toujours un lien étroit entre élection, alliance et vocation.

L'appel que désigne le mot « vocation » renvoie à Quelqu'un qui appelle et qui n'est autre que Dieu lui-même³. À la différence des idoles qui « ont une bouche et ne parlent pas » (Ps 115, 5 ; Ba 6, 7), c'est par sa Parole interpellant l'homme, une Parole qui passe à la fois par des mots et par des actes, que Dieu se révèle à lui⁴. Dans la Bible, la Parole de Dieu n'est donc pas seulement un message intelligible adressé aux hommes ; elle est une réalité dynamique, une puissance qui opère, une lumière qui révèle. Dans la Tradition de l'Église, le concept théologique de « foi » désigne la réponse de l'homme à la « révélation » de Dieu. Puisque cette révélation, telle que la Bible la raconte et telle que nous en faisons l'expérience, se réalise à travers des appels bien précis, à la suite du premier appelé, Abraham, qui devint par sa réponse de foi le « père de tous les croyants » (Rm 4, 11), on peut dire que le discernement d'une « vocation » désigne théologiquement une modalité de l'acte de foi. Pour comprendre comment il est possible de répondre à l'appel de Dieu, il faut donc réfléchir à la façon dont il est possible de poser un acte de foi, c'est-à-dire d'accueillir la Parole (Mc 4, 20), de l'écouter (Col 1, 5), de la garder (Lc 8, 15), et surtout de la mettre en pratique (Jc 1, 21).

Au fil des siècles, la théologie chrétienne a longuement médité sur cette réalité insondable du dialogue entre Dieu et l'homme, entre la révélation et la foi, entre la grâce de Dieu qui appelle et la liberté de l'homme qui, parce qu'il a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu (Gn 1, 26), a reçu de Lui la capacité de répondre librement à cet appel. En lui donnant son souffle de vie (Gn 2, 7), Dieu a fait de l'homme son interlocuteur et se montre désireux de parler avec lui comme avec un ami.

« Une vocation constitue l'homme en interlocuteur du Dieu vivant. Elle prend la vie tout entière et l'unifie selon sa plus profonde unité, celle du dessein de Dieu sur elle. Elle la met en acte d'appel et de réponse, dans une relation de dialogue qui la ressaisit dès sa source et l'oriente vers sa fin. On ne peut répondre à une vocation qu'avec l'élan total de sa liberté et le don quotidien de sa vie, quelle que soit la forme que prend ce don »⁵.

Dans ce dialogue, la grâce, telle que nous l'enseigne la Tradition de l'Église, est toujours première. Elle sanctifie, prévient, guérit, élève, opère et surtout rend possible une coopération de l'homme avec le travail de l'Esprit Saint⁶. À l'issue de la longue controverse pélagienne, le concile d'Orange, en 529, adoptait, sous l'impulsion de Césaire d'Arles, le canon suivant, indiquant une conception

3. Le modèle des récits de vocation dans la Bible est l'appel de Samuel (1 S 3), qui met particulièrement en évidence la relation entre l'interpellation divine et la disponibilité humaine.

4. Le mot hébreu « *davar* », que l'on traduit par « parole », signifie à la fois des mots et des actes. La Parole de Dieu est loi et règle de vie, commandement (Ex 20, 1-17 ; Dt 5, 6-22). Elle est aussi action dans l'histoire (Ex 20, 2) et dévoilement du dessein de Dieu (Gn 15, 13-16 ; Ex 3, 7-10 ; Jos 1, 1-5 ; etc.).

5. MARGUERITE LENA, « Un âge spirituel », *Christus* n° 258, avril 2018, p. 15-23 ; ici p. 22.

6. « La grâce sanctifiante dispose l'âme à posséder la Personne divine ; c'est ce que signifie notre formule : "Le Saint-Esprit est donné en raison de la grâce". Cependant, ce don même qu'est la grâce provient du Saint-Esprit ; et c'est ce qu'exprime saint Paul lorsqu'il dit que "l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit" » (THOMAS D'AGUIN, *Somme théologique*, Ia Q.43, a.3, ad.2m).

dynamique du rapport entre la grâce et la liberté : « Dieu nous aime non pas tels que nous font nos mérites, mais tels que nous deviendrons par sa grâce » (canon 12)⁷.

Il n'est bien sûr pas possible d'explorer, dans ce bref exposé, toutes les notions théologiques nécessaires à l'élaboration d'une réflexion sur la vocation. Mais j'aimerais, dans l'esprit de ce canon du concile d'Orange, vous inviter à considérer ce que l'on appelle « vocation » de façon non pas statique mais dynamique, la comprenant comme une réalité « qui prend la vie tout entière et l'unifie selon sa plus profonde unité, celle du dessein de Dieu sur elle », selon les mots de Marguerite Léna cités plus haut⁸. Une vocation, c'est quelque chose qui mûrit au fur et à mesure que se déroule notre existence, quelque chose qu'on ne comprendra vraiment qu'à la fin, quand nous relirons toute notre vie avec Dieu et qu'il nous expliquera lui-même tout ce que nous n'avions pas compris en chemin (cf. Jésus disant plusieurs fois à Pierre dans l'évangile de Jean : « tu comprendras plus tard », « tu me suivras plus tard », etc.⁹). Ma vocation, c'est la cohérence que prendra ma vie quand je la regarderai à la fin, en plongeant mon regard dans celui du Père.

« Toi aussi, tu as besoin de percevoir la totalité de ta vie comme une mission. [...] Puisse-tu reconnaître quelle est cette parole, ce message de Jésus que Dieu veut délivrer aux hommes par ta vie ! Laisse-toi transformer, laisse-toi renouveler par l'Esprit pour que cela soit possible, et qu'ainsi ta belle mission ne soit pas compromise. Le Seigneur l'accomplira même au milieu de tes erreurs et de tes mauvaises passes, pourvu que tu n'abandonnes pas le chemin de l'amour et que tu sois toujours ouvert à son action surnaturelle qui purifie et illumine »¹⁰.

Pour découvrir peu à peu quelle est notre vocation, il convient de tenir compte de plusieurs choses : d'abord, de toutes ces choses que nous n'avons pas choisies mais qui nous ont fait pour une part ce que l'on est devenu, ce qu'on appelle parfois un destin (notre naissance, le contexte dans lequel s'est déroulée notre enfance, les événements de l'histoire qui ont influé sur notre existence, etc) ; ensuite, des appels que nous percevons, des attraits que nous éprouvons, des impulsions intérieures de charité qui nous poussent à nous engager, à agir (l'un sera plus attentif aux pauvres, l'autre aux personnes malades, un autre à l'injustice), au nom de la Promesse de Dieu qui veut donner à son peuple « un avenir et une espérance » (Jr 29, 11).

Tisser les fils du destin avec ceux de la Promesse c'est, au jour le jour, le patient labeur d'une vocation, le subtil et passionnant accord de la grâce et de la liberté. C'est la raison pour laquelle la voca-

7. Pour le concile d'Orange, voir DENZINGER-BANNWART, *Enchiridion symbolorum*, n° 174-200. Il faudrait ici relire les belles pages de saint Augustin sur la grâce, lors de sa controverse avec les tenants de la doctrine de Pélage (en particulier : J. CHENE, *La théologie de saint Augustin. Grâce et prédestination*, Le Puy/Lyon, Éd. Xavier Mappus, 1961). Pour l'ensemble de la théologie de la grâce, voir HENRI RONDET, *Gratia Christi. Essai d'histoire du dogme et de théologie dogmatique*, Paris, Beauchesne, 1958. Voir également les pages que le pape François consacre au « pélagianisme actuel » dans son exhortation apostolique sur l'appel à la sainteté dans le monde actuel (*Gaudete et exsultate* n° 47-62).

8. Voir, dans la même perspective, le livre de NATHALIE BECQUART, *Religieuse, pourquoi ? « Cette vie en vaut la peine ! »*, Paris, Salvator, 2017.

9. « Ce que je fais, moi, tu ne le sais pas à présent mais tu le comprendras après » (Jn 13, 7) ; « Où je vais, tu ne peux maintenant me suivre ; après tu me suivras » (Jn 13, 36). Voir également le « caillou blanc » de l'Apocalypse, sur lequel est écrit le nom que seul connaissent Dieu et celui à qui Dieu le remet : « Au vainqueur, je lui donnerai de la manne cachée ; et je lui donnerai un caillou blanc, et écrit sur ce caillou un nom nouveau que personne ne sait, sinon celui qui le reçoit » (Ap 2, 17).

10. PAPE FRANÇOIS, *Gaudete et exsultate* n° 23-24.

tion est sans cesse en nous en travail d'enfantement. En rigueur de termes, on n'a pas une vocation, comme si c'était quelque chose de statique et défini une fois pour toutes. On n'a pas une vocation, mais on donne forme chaque jour à notre réponse à un appel qu'on a perçu et que l'on transforme en réalité concrète par un choix cohérent qui peut être solennellement exprimé de façon liturgique (sacrement du mariage, ordination, vœux, etc.), mais qui est à traduire de multiples fois au fil de notre existence. Des « grands choix », on n'en pose pas beaucoup dans une vie. Mais il faut poser une foule de « petits choix » dans la cohérence de nos grands choix et dans une disponibilité non anesthésiée aux mille questions qui surgissent au fil de notre existence. Il s'agit de répondre à un appel, avec courage et humilité, c'est-à-dire, d'une part, sans renier notre passé, sous prétexte que l'on se serait converti et que ce qui était avant ne compte pas et, d'autre part, sans rogner notre avenir, sous prétexte que la barre nous semble placée trop haut et qu'on préfère se contenter de la médiocrité. Il s'agit plutôt d'essayer humblement de tisser les fils du destin avec ceux de la Promesse et d'apprendre à faire de l'éternel avec notre quotidien ! « Dieu a mille ans pour faire un jour, mais je n'ai qu'un seul jour pour faire de l'éternel, et c'est aujourd'hui ! », disait Christian de Chergé¹¹.

3. Comment se met-on en route ?

Le pape François, dans sa lettre aux jeunes annonçant la tenue du synode, suggère de répondre à cette question en regardant la Vierge Marie. C'est une très jeune femme, au seuil de sa vie d'adulte, quand l'ange Gabriel vient la voir. Elle aussi va devoir nouer les fils du destin et de la Promesse, de l'héritage et de l'appel, de l'Ancien et du Nouveau. Elle sait d'où elle vient, elle connaît l'histoire de son peuple et de sa famille. Elle puise dans les mots où s'exprime la foi de ses Pères lorsqu'elle invente le cantique nouveau de son *Magnificat* (Lc 1, 46-55). Elle vient de recevoir de la part de l'ange un appel qui lui a parlé d'un avenir qui dépasse radicalement ce qu'elle peut imaginer, mais auquel cependant il lui est demandé de travailler, en acceptant d'en porter sa part, qui sera surtout discrète et silencieuse, méditant en son cœur les événements qui requièrent son « fiat » pour sauver le monde : « que tout se passe pour moi selon ta Parole » (Lc 1, 38). Cet appel, pour étonnant et imprévisible qu'il soit, ne la paralyse pas. Elle part en hâte rendre visite à sa cousine Élisabeth et lui donner un coup de main : c'est concret (Lc 1, 39-40)¹² !

C'est toujours dans le concret que l'on discerne sa vocation. On ne répond pas à l'appel de Dieu par une théorie sur le sens de la vie ! On y répond en se laissant toucher par un appel, en lâchant prise sur un avenir qu'on croyait pouvoir ou devoir maîtriser. Chez beaucoup de jeunes aujourd'hui, j'observe que ce que la Parole de Dieu produit concrètement en eux lorsqu'ils consentent à se laisser toucher par elle : c'est le désir de se mettre au service des autres, simplement, humblement, sans attendre... Comme s'ils pressentaient, par je ne sais quel flair évangélique, que c'est en passant par la porte du service des pauvres qu'on a le plus de chances de trouver le chemin de la suite du Christ. Marie, elle aussi, l'avait pressenti. En partant en hâte pour aider sa cousine Élisabeth

11. « Je sais n'avoir que ce petit jour d'aujourd'hui à donner à Celui qui m'appelle pour tout jour, mais comment lui dire oui pour toujours si je ne lui donne pas ce petit jour-ci... Dieu a mille ans pour faire un jour ; je n'ai qu'un seul jour pour faire de l'éternel, c'est aujourd'hui ! » (DOM CHRISTIAN DE CHERGÉ, Chapitre du 30 janvier 1990).

12. Voir le très suggestif livre de LOUIS BARLET et CHANTAL GUILLERMAIN, *Le beau Christ de Luc*, Paris, Cerf, 2006.

dès qu'elle apprend par l'ange que celle-ci est enceinte, alors qu'on l'appelait « *la femme stérile* » (Lc 1, 36), Marie transforme en réalité concrète l'appel qu'elle vient de recevoir et dont elle ne sait absolument pas où il la conduira. Ce qu'elle sait, c'est qu'il la conduit à partir en hâte chez sa cousine.

Marie a choisi d'accepter d'avoir été choisie et elle s'efforce de donner corps à ce choix. Tout travail de discernement vocationnel nous entraîne à choisir d'accepter d'avoir été choisis pour donner corps à un appel qui est pour nous personnellement et pour personne d'autre, parce que l'équation entre le destin et la promesse est chaque fois unique, spécifique à chacun, reliée à ce qu'il perçoit des besoins de cette tranche d'histoire et de cette portion d'humanité dans laquelle, sans le vouloir, il a été placé. « *Fleuris là où tu es semé !* », conseillait déjà saint François de Sales¹³. Et l'on se souvient des paroles de Jésus : « *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et établis pour que vous alliez, que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure* » (Jn 15, 16).

Tu cherches ta vocation ? Ne reste pas affalé sur ton canapé, comme dirait le pape François ! Laisse Jésus te réveiller, te faire bouger, comme il a fait courir sa mère, lorsque, encore en son sein, il l'a entraînée jusque chez Élisabeth, afin qu'elle comprenne mieux elle-même ce qui était en train de lui arriver, en entendant sa cousine s'exclamer : « *Comment ai-je ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ?* » (Lc 1, 43). Laisse Jésus te faire marcher sur les eaux mouvantes et fragiles de tes contradictions : il te tend la main comme à Pierre, pour que tu ne te noies pas dans l'océan de tes peurs (cf. Mt 14, 24-33). Laisse Jésus te faire marcher vers tes frères les plus pauvres pour qu'ils t'apprennent à entrer dans le secret de son cœur et pour que tu découvres, émerveillé, la confiance que Dieu te fait et l'appel qu'il voudrait t'adresser. N'aie pas peur !

Quand le Seigneur nous appelle à le suivre, quel que soit le mode que nous choisissons (fonder une famille ou consacrer sa vie comme prêtre ou religieux ou religieuse ou dans un institut séculier ou sous quelque forme que ce soit de vie consacrée), il ne s'arrête pas à ce que nous sommes ni à ce que nous avons fait ou pas fait. Il voit plus loin. Il voit tout ce que nous pourrions faire dans l'avenir et dès aujourd'hui, tout l'amour que nous sommes capables de libérer, de donner, d'inventer, d'offrir. Il connaît l'héritage que nous portons, parfois comme un lourd fardeau qui nous empêche d'espérer. Mais il veut nous « tirer » vers le haut, nous attirer vers lui, nous faire grandir en lui en devenant avec lui serviteurs de tous¹⁴.

L'appel de Dieu nous prend tels que nous sommes et nous invite à développer notre humanité, plus encore que nous ne saurions l'espérer. « *N'aie pas peur de la sainteté*, écrit le pape François. *Elle ne t'enlèvera pas les forces, ni la vie, ni la joie. C'est tout le contraire, car tu arriveras à être ce que le Père a pensé quand il t'a créé et tu seras fidèle à ton propre être* »¹⁵. Le chemin n'est pas toujours facile. Il y a

13. Il faut « *travailler au champ où nous sommes* » et non « *envoyer nos bœufs avec la charrue ailleurs, au champ du voisin, où néanmoins nous ne pouvons pas moissonner cette année* ». Il s'agit d'aimer notre vocation, de vivre pleinement « *là où le Seigneur nous a plantés* » (Œuvres, Éditions d'Annecy, t. XIII, p. 207). François s'applique d'ailleurs à lui-même ce qu'il conseille aux autres : « *Si je n'étais pas évêque, peut-être que sachant ce que je sais, je ne le voudrais pas être ; mais l'étant, non seulement je suis obligé de faire ce que cette vocation requiert, mais je dois le faire joyeusement et m'y plaire* » (Œuvres, Éditions d'Annecy, t. XIII, p. 289). Voir l'avant-propos de MGR YVES BOIVINEAU dans le cahier réalisé par MGR BERNARD PODVIN, « *Saint François de Sales. Saint évêque "à l'apostolique"* », Documents Épiscopat n° 12 (2014), p. 5-7.

14. Cf. Jn 6, 44 : « *Nul ne peut venir vers moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire* » ; Jn 12, 32 : « *Et moi, une fois élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes* » ; Jn 21, 11 : « *Simon-Pierre monta [dans le bateau] et tira à terre le filet rempli de gros poissons : cent cinquante-trois !...* ». Chaque fois, l'évangéliste emploie le même verbe.

15. PAPE FRANÇOIS, *Gaudete et exsultate* n° 32.

des hauts et des bas, des moments de doute et de remise en question. C'est bien normal et il ne faut pas en avoir peur. Dieu aime notre humanité, avec toutes ses fragilités, ses précarités et aussi toutes ses vitalités, toute son inventivité. L'expérience de la vie nous montre que le Seigneur n'attend que notre confiance et se méfie de nos illusions ! Jamais notre insuffisance ne lui sera un obstacle. Mais peut-être notre suffisance... « *Consentir, Seigneur, à être ton ouvrage, à n'être que cela : l'ouvrage que tu construis patiemment avec les débris des chefs-d'œuvre de mes rêves* », écrit André Louf dans son *Journal spirituel* du 16 juin 1977¹⁶. Et si, après avoir choisi, nous constatons que notre humanité se dessèche ou se rétrécit, il faut réviser notre choix ou du moins la manière dont nous le concrétisons !

4. Comment discerne-t-on l'appel du Seigneur ?

Nombreuses sont les écoles de spiritualité qui, dans la longue Tradition de l'Église, peuvent fournir des éléments de réponse à cette difficile question¹⁷. Pour ma part, je voudrais juste formuler quatre conseils pour mettre en œuvre ce travail de discernement : relire sa vie à la lumière de la Parole de Dieu ; inscrire sa réponse dans celle de l'Église ; chercher le bonheur ; faire confiance au Seigneur.

4.1. Relire son histoire

D'abord, pour discerner l'appel du Seigneur, il importe de relire sa propre histoire, calmement, dans la prière, et en se faisant aider d'une autre personne à qui nous demandons de nous accompagner dans cette relecture. C'est très important non seulement de relire sa vie, mais aussi de faire l'effort d'exprimer et de raconter à quelqu'un les étapes de ce que l'on a vécu. Comme le suggérait Paul Ricœur, nos identités sont narratives : c'est en racontant ce que l'on vit que l'on comprend mieux qui l'on est¹⁸. La Bible elle-même nous révèle qui est Dieu en nous racontant ce qu'il a fait. Et relire sa vie en lisant la Bible, en écoutant la Parole de Dieu telle qu'elle résonne dans mon existence, est l'un de plus sûrs moyens pour discerner l'appel de Dieu.

4.2. Situer sa réponse dans celle de l'Église

Ensuite, il faut essayer de situer sa propre réponse dans la réponse de l'Église à l'appel de Dieu. Car c'est en Église que l'on découvre sa vocation, parce que chaque vocation personnelle s'inscrit dans la vocation de l'Église. L'Ancien comme le Nouveau Testament insistent toujours sur le lien entre vocation, élection, alliance, c'est-à-dire entre la dimension personnelle et la dimension communautaire dans le déroulement de l'histoire du salut. Certes, il serait faux de « *considérer la vocation de l'Église comme un concept premier, vis-à-vis duquel les vocations individuelles ne seraient plus que des cas particuliers associés à des fonctions, ministères, rôles ou états de vie spécifiques* »¹⁹. La vocation est toujours personnelle, unique. Mais comme elle s'inscrit dans la réponse de la foi à la

16. Cf. CHARLES WRIGHT, *Le chemin du cœur. L'expérience spirituelle d'André Louf (1929-2010)*, Paris, Salvator, 2017.

17. Cf. par exemple, pour la question des vocations sacerdotales, l'ouvrage classique de RAYMOND HOSTIE, *Le discernement des vocations*, Paris, Desclée de Brouwer, 1961.

18. Voir notamment la sixième étude, intitulée « Le soi et l'identité narrative », dans l'ouvrage de PAUL RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p. 167-198.

19. HANS URS VON BALTHASAR, « *Et il appela à lui ceux qu'il voulait* ». Cinq contributions à une théologie de la vocation, Freiburg/Paris, Éditions Johannes Verlag, 2014, p. 19.

révélation de Dieu, elle ne peut qu'être plongée dans la foi et dans la mission de l'Église. Du reste, pour les vocations religieuses et sacerdotales, c'est bien l'Église qui, à l'issue d'un long processus de discernement, prend la décision d'authentifier ou pas l'appel de Dieu et d'accueillir ou pas la disponibilité du candidat à prononcer des vœux ou à recevoir le sacrement de l'ordination²⁰.

Or quelle est la mission de l'Église ? C'est d'être au service de la relation d'amour que Dieu veut offrir au monde : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son propre Fils » (Jn 3, 16)²¹. La vocation de l'Église, sa mission fondamentale, c'est donc de coopérer avec l'Esprit Saint pour être au service de l'amour de Dieu pour le monde. Et c'est en apprenant à coopérer avec l'Esprit Saint que tous les baptisés, en laissant l'Esprit les sanctifier pour qu'ils deviennent à la fois disciples du Christ et missionnaires de l'Évangile, réalisent leur vocation à la sainteté. « Laisse la grâce de ton baptême porter du fruit dans un cheminement de sainteté, écrit le pape François. [...] Ne te décourage pas, parce que tu as la force de l'Esprit Saint pour que ce soit possible ; et la sainteté, au fond, c'est le fruit de l'Esprit Saint dans ta vie (cf. Ga 5, 22-23) »²².

Si donc la vocation de l'Église est d'aimer le monde comme Dieu l'aime, d'inventer les manières diverses et sans cesse renouvelées de lui montrer concrètement cet amour, en cherchant, en ne craignant pas d'innover (cf. Maison de Lazare, Young Caritas, Fraternité Bernadette, Le Rocher et tant d'autres initiatives apostoliques récentes) alors on comprend bien qu'il y a de très nombreuses manières de réaliser sa vocation dans l'Église ou plutôt de prendre sa part de la vocation de l'Église. Cela peut se faire dans le mariage, dans la vie religieuse, dans la vie consacrée, dans le ministère presbytéral : peu importe. Aucune vocation n'est plus grande qu'une autre et aucune ne peut vivre sans les autres²³ ! Mais nous sommes tous responsables de la qualité de la réponse des autres à l'appel du Seigneur pour eux, quels que soient leurs charismes ou leurs vocations²⁴. Car

20. Traditionnellement, on distingue entre, d'une part, la « vocation divine », c'est-à-dire l'appel de Dieu, qui passe à la fois de façon interne (la grâce interne est une lumière nous aidant à discerner la volonté de Dieu et une force nous portant à réaliser ce que nous avons perçu) et de façon externe (par le biais de l'éducation, du tempérament, des aptitudes acquises, des expériences faites, etc.) et, d'autre part, la « vocation ecclésiastique », qui désigne l'appel officiel de l'Église, par la voix de l'évêque résidentiel ou des supérieurs majeurs admettant à la profession perpétuelle. Mandatés par l'Église, l'évêque ou le supérieur « ratifient au nom de Dieu ce que Dieu a suscité dans l'âme. Tant que cette ratification définitive n'a pas eu lieu, personne ne peut se dire certainement appelé » (RAYMOND HOSTIE, *Le discernement des vocations*, op. cit., p. 20). C'est ce que souligne, pour le sacrement de l'Ordre, le Catéchisme du concile de Trente : « Ainsi il ne faut confier témérairement à personne les fonctions d'un si grand ministère sinon à ceux-là seulement qui sont en état de le remplir par la sainteté de leur vie, par leur science, leur foi et leur prudence. Que personne donc ne s'attribue à lui-même cet honneur s'il n'y est pas appelé par Dieu comme Aaron (Hb 5, 4), c'est-à-dire s'il n'y a pas été appelé par les ministres légitimes de l'Église » (Catéchisme du concile de Trente, Paris, 1830, ch. XXVI, « Du sacrement de l'Ordre », § 2 1, II, 19-20).

21. Je conseille de méditer les belles pages sur « Le problème de la mission » écrites par JOSEPH RATZINGER dans *Le nouveau peuple de Dieu*, Paris, Aubier-Montaigne, 1971, p. 181-187.

22. PAPE FRANÇOIS, *Gaudete et exsultate* (19 mars 2018), n° 15.

23. Cf. l'ouvrage de HANS URS VON BALTHASAR, *L'état de vie chrétien*, Freiburg/Paris, Éditions Johannes Verlag, 2016.

24. On doit en effet distinguer théologiquement entre « vocation » et « charisme ». « La frontière entre "vocation" et "charisme", du point de vue du sujet, passe clairement là où on peut faire la différence entre l'inutilité terrestre (dans l'Église et dans le monde) et une utilité terrestre que l'homme peut apprécier et mesurer. Inutilité veut dire don de toute l'existence à la libre disposition de Dieu, où celui qui se donne ne veut même pas savoir à quelle fin son don sera utilisé. Qui, dans l'Église et le monde, se convertit grâce à la contemplation et la pénitence d'une carmélite ? Elle ne le sait pas et ne désire de Dieu aucun compte. Où seront envoyés un jésuite ou un dominicain ? Ils ne le savent pas et cela leur est finalement égal. Ils sont à disposition. Là où on trouve une telle attitude, là il peut y avoir vocation. Mais là où un chrétien veut rendre tel service précis dont l'importance lui est apparue et pas un autre, là il peut y avoir charisme » (HANS URS VON BALTHASAR, « Et il appela à lui ceux qu'il voulait ». Cinq contributions à une théologie de la vocation, op. cit., p. 37).

tous les baptisés sont appelés à la sainteté. C'est là leur vocation première, comme l'a fortement rappelé la constitution *Lumen gentium*²⁵.

Le plus important, c'est d'arriver à choisir. « *Les vies stériles sont celles qui n'ont pas su choisir* », disait Jules Monchanin, dont les réflexions sur la vocation sont très suggestives²⁶. Choisir ! Même tardivement ! Même si on est plutôt comme les ouvriers de la onzième heure ! Mais choisir. Ou plus précisément : choisir d'accepter d'être appelé par Dieu à jouer notre partition dans la grande symphonie de la mission de l'Église. « *Si un jeune ne risque pas quelque chose, il devient vieux* », déclare le pape François ! C'est la raison fondamentale, à mes yeux, de ce synode que le Pape a convoqué : réfléchir à la façon dont chacun des jeunes d'aujourd'hui est concerné par la vocation de l'Église et peut non seulement y prendre part mais aussi la renouveler en rendant l'Église plus attentive aux besoins et aux questions de la génération d'aujourd'hui et plus facilement accessible à tous ceux qui cherchent un sens à leur vie et avec qui elle peut partager l'expérience du salut en Jésus Christ : « *D'or et d'argent, je n'en ai pas, mais ce que j'ai-je te le donne. Au nom de Jésus Christ le Nazôréen, lève-toi et marche !* » (Ac 3, 6).

4.3. Chercher le bonheur

Un troisième élément de discernement, c'est qu'il faut chercher le bonheur, le vrai, pas celui qui n'est qu'apparence de surface ou exaltation passagère. On sait qu'on a fait un bon choix quand il nous rend profondément heureux. Pas à la manière de ces faux-semblants où l'on tente de paraître heureux pour mieux cacher à soi-même et aux autres qu'on n'a pas encore trouvé le vrai bonheur. Et si, après avoir choisi, on se traîne comme un malheureux, là encore, il vaut mieux faire une révision générale ! Car le Christ Jésus a prié son Père pour que nous ayons en nous la joie, une joie parfaite (cf. Jn 15, 9-11).

Le signe qu'on a trouvé sa voie, c'est donc qu'on est heureux, d'un bonheur profond que nul ne peut nous ravir. Et le signe du vrai bonheur, c'est qu'on sent grandir, sur l'humus de notre destin et malgré les pesanteurs de notre histoire, la promesse d'un accomplissement de soi, d'un développement humble et heureux des capacités qui sont les nôtres, des quelques dons que l'on a reçus, des solidarités que l'on a plus ou moins commencé à tisser. Et cela, non pas pour nous-mêmes, pour notre « réussite », mais pour que s'accomplisse la vocation de l'Église : être le levain qui, en rejoignant le Fils dans sa kénose, en acceptant de porter sa croix à la suite du Christ, permet à la pâte de l'humanité de lever pour que le pain du Royaume puisse être partagé ! On se souvient des paroles de Marie à Bernadette : « *Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse en ce monde, mais*

25. « *Appelés par Dieu, non au titre de leurs œuvres mais au titre de son dessein de grâce, justifiés en Jésus, notre Seigneur, les disciples du Christ sont véritablement devenus dans le baptême de la foi, enfants de Dieu, participants de la nature divine et par conséquent, réellement saints* » (*Lumen gentium* n° 40).

26. « *La vocation est un appel et un don : appel qui vient de Dieu, don qui est notre réponse. Plus l'appel est pressant et le don total, plein, plus la vocation est réalisée. Sous l'angle psychologique, c'est une unification de la vie par une valeur qui donne un sens à l'existence. Les vies stériles sont celles qui n'ont pas su choisir. La vocation est une option unifiante, c'est toujours un renoncement, toujours une option douloureuse : sacrifice nécessaire. Celui qui veut garder toutes ses figures n'en réalise aucune. L'intensité est fonction de l'étroitesse. Pour corriger cette étroitesse, il faut garder le sens de l'universel, être informé de ce qui se fait ailleurs. La vocation est élection et exclusion : mais option en vue d'une création* » (JULES MONCHANIN, note inédite : « Notre vocation », [vers 1930], citée par YANN VAGNEUX dans « Un implacable appel missionnaire », *Chemins de dialogue* 46 [2015], p. 213-228 ; ici p. 214-215).

dans l'autre. » Il ne faut donc pas se tromper de bonheur ! Le bonheur de l'Église, sa joie parfaite, c'est d'être comme le levain du Royaume, qui doit travailler la pâte de l'humanité, fût-ce au prix de la souffrance et du martyre, afin de la faire lever pour que puisse cuire le pain du festin des noces de l'Agneau²⁷.

“ La pâte qui doit devenir du pain est une masse sans vie, inerte, impropre à la consommation. Mais le levain aussi est comme tel tout à fait impropre à la consommation, bien qu'il soit le principe par lequel la pâte doit devenir du pain comestible. Le levain doit être enfoui dans la pâte. Il doit s'y enfoncer et y disparaître pour manifester sa force et transformer la pâte en pain. En lui-même, il n'est rien; dans l'autre, il est tout. [...] Voici maintenant notre question: qu'est-ce qui fait du chrétien le levain qui acquiert la force de faire lever le monde? Qu'est-ce qui lui donne le caractère spécial, qui ne peut être remplacé par rien? Le mot « donner » indique déjà un point positif: ce qui fait de l'homme un chrétien, l'homme ne peut le prendre lui-même. Cela doit lui être donné. C'est une grâce. Mais ce qui lui est donné, il doit le recevoir et se l'approprier. Lui aussi, il est originellement simple pâte, qui doit se laisser pénétrer pour devenir levain »²⁸.

Le bonheur du chrétien, c'est d'avoir été appelé à être levain dans la pâte, sel de la terre, lumière du monde, en laissant le Christ habiter sa vie, la transfigurer de l'intérieur, la façonner à son image. C'est cela, le chemin de la sainteté. Il peut prendre des formes qui n'ont rien à voir avec les critères humains du bonheur, pouvant même aller jusqu'au martyre. Mais c'est une « joie parfaite », comme François d'Assise l'avait chantée et comme la Vierge l'avait annoncée à Bernadette Soubirous²⁹.

4.4. Faire confiance au Seigneur

Enfin, pour discerner l'appel du Seigneur, il faut lui faire confiance, à Lui ! Après tout, c'est Lui qui peut mieux que quiconque nous aider à démêler l'écheveau parfois compliqué de nos peurs. C'est lui qui peut éclairer d'un jour nouveau ce que nous avons vécu de façon décousue : « *unifie mon cœur pour qu'il craigne ton nom* », chantait déjà le psalmiste (Ps 86 [85], 11). C'est Lui qui peut donner du sens à notre existence en nous permettant de faire l'expérience du salut. C'est son amour qui nous attire et qui peut nous entraîner bien plus loin que nous n'aurions jamais osé l'imaginer. C'est en s'attachant à Jésus Christ, en le fréquentant dans la prière, en méditant sa Parole, en cheminant en Église avec les frères et les sœurs qu'il nous donne, en partageant son corps et son sang dans le sacrement de l'eucharistie, en l'accueillant dans le service des pauvres et des petits, en nous laissant relever, pardonner et aimer dans le sacrement de la réconciliation, que nous laisserons l'Esprit Saint configurer en nous l'apôtre du Fils dont le Père a besoin.

27. Voir la belle et forte conférence donnée en 1977 à Lyon et à Vienne par le futur cardinal ROGER ETCHEGARAY, pour l'ouverture de la célébration du dix-huitième centenaire des martyrs de Lyon, sous le titre : « Sommes-nous l'Église des martyrs ? », publiée dans *J'avance comme un âne*, Paris, Fayard, 1984, p. 181-196.

28. HANS URS VON BALTHASAR, *L'engagement de Dieu*, Paris, Desclée, 1990, p. 15-17.

29. On ne se lasse pas de relire à ce sujet les magnifiques pages d'ÉLOI LECLERC dans *Sagesse d'un pauvre*, Paris, Éditions franciscaines, 1959.

Le plus important est d'accueillir l'amitié que le Christ nous offre et d'en prendre soin, de l'entretenir, de lui permettre de grandir. « *Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ignore ce que veut faire son Maître. Je vous appelle mes amis, car tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître* », dit Jésus (Jn 15, 15). Le grand sage marseillais que fut le P. Perrin (op) ne cessait de le répéter dans un petit livre très édifiant sur *Le mystère du prêtre* : « *La vérité de la vie sacerdotale se trouve dans l'amitié avec le Christ* »³⁰. Et si l'on hésite encore à Lui faire confiance pour nous aider à discerner ce qu'il attend de nous, le Seigneur lui-même nous redit ce qu'il disait déjà au psalmiste quand celui-ci était en déprime : « *Je vais t'instruire, te montrer la route à suivre, te conseiller, veiller sur toi ! N'imité pas les mules et les chevaux qui ne comprennent pas, qu'il faut mater par la bride et le mors, et rien ne t'arrivera* » (Ps 32 [31], 8-9).

Conclusion

“ Les jeunes cherchent des compagnons sur le chemin de vie, pour marcher avec eux [...]. Les accompagnateurs ne doivent pas conduire les jeunes comme s'ils étaient des sujets passifs, mais ils doivent marcher avec eux en leur donnant d'être acteur de leur cheminement. Ils doivent respecter la liberté des jeunes qu'ils rencontrent dans leur chemin de discernement et aussi les équiper avec des outils précieux pour ce discernement. Un accompagnateur doit profondément croire dans la capacité du jeune à participer à la vie de l'Église. L'accompagnateur doit semer les grains de la foi dans la terre des jeunes sans attendre de voir instantanément les fruits de son travail. »

Ces souhaits exprimés par les jeunes dans le document final de la réunion pré-synodale de mars dernier à Rome (n° 10) nous redisent, s'il en était besoin, combien l'accueil de ceux qui cherchent à discerner l'appel qu'ils ont reçu de Dieu est une tâche prioritaire pour l'Église. Après vous avoir exposé ce que nous essayons de faire en ce sens à Marseille, j'ai essayé de vous fournir quelques éléments de réponse aux questions concrètes : qu'appelle-t-on vocation ? Comment se met-on en route ? Comment discerne-t-on l'appel du Seigneur ? En choisissant de considérer la « vocation » de façon non pas statique mais dynamique, j'espère vous avoir fourni quelques outils pour esquisser une théologie de la vocation et susciter une pastorale du discernement. Le canon du concile d'Orange, déjà cité, qui affirme que « *Dieu nous aime non pas tels que nous font nos mérites, mais tels que nous deviendrons par sa grâce* », nous laisse entrevoir que l'aventure d'une vocation est toujours à conjuguer au futur.

Je voudrais terminer en évoquant une dernière chose : l'importance de la communion des saints pour l'épanouissement des vocations. Nous avons déjà noté que nous sommes tous responsables de l'épanouissement de la vocation des autres. Nous le constatons dans la vie ordinaire de l'Église, lorsque nous vivons en vérité une communion dans la prière. Nous savons aussi le mal que font la médisance, la calomnie, tous ces abus de pouvoir de la langue, que dénonce si souvent le pape François, parce qu'ils abîment en l'autre la croissance du don de Dieu. Nous savons également

30. JOSEPH-MARIE PERRIN, *Le mystère du prêtre*, Paris, Aubier-Montaigne, 1962, p. 243.

d'expérience que l'attitude qui consiste à se réjouir de la fécondité du ministère, du charisme ou de la vocation des autres est une attitude exigeante certes, mais qui porte beaucoup de fruits, pour soi-même, pour les autres et pour toute l'Église.

Lorsque prendra fin notre pèlerinage sur la terre, nous serons surpris de découvrir combien de personnes, connues ou inconnues, au ciel et sur la terre, auront prié dans l'ombre pour nous, tout au long de notre vie, pour que nous puissions faire fructifier nos talents et accomplir la mission que le Seigneur nous avait confiée. Le 15 juillet 1897, quelques semaines avant sa mort, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face raconte la scène suivante :

« Sœur Marie de l'Eucharistie voulait allumer les cierges pour une procession; elle n'avait pas d'allumettes mais, voyant la petite lampe qui brûle devant les reliques, elle s'en approche. Hélas ! elle la trouve à demi éteinte, il ne reste plus qu'une faible lueur sur la mèche carbonisée. Elle réussit cependant à allumer son cierge et, par ce cierge, tous ceux de la communauté se trouvèrent allumés. C'est donc cette petite lampe à demi éteinte qui a produit ces belles flammes qui, à leur tour, peuvent en produire une infinité d'autres et même embraser l'univers. Pourtant, ce serait toujours à la petite lampe qu'on devrait la première cause de cet embrasement.

[...] Il en est de même dans la communion des saints. Souvent, sans le savoir, les grâces et les lumières que nous recevons sont dues à une âme cachée, parce que le Bon Dieu veut que les saints se communiquent entre eux la grâce par la prière.

Combien de fois ai-je pensé que je pouvais devoir toutes les grâces que j'ai reçues aux prières d'une âme qui m'aurait demandée au Bon Dieu et que je ne connaîtrai qu'au ciel ! Au ciel, on ne rencontrera pas de gens indifférents, parce que tous les élus reconnaîtront qu'ils se doivent entre eux les grâces qui leur ont mérité leur couronne»³¹.

Permettez-moi de formuler le vœu qu'en travaillant au service du discernement et de l'épanouissement des vocations chez les jeunes d'aujourd'hui, nous goûtions la joie de percevoir, dans l'exercice passionnant et exigeant de cette mission où chacun avance « *comme s'il voyait l'invisible* » (Hb 11, 27), l'étonnante fécondité de la communion des saints.

+ Jean-Marc Aveline
Évêque auxiliaire de Marseille

31. SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS ET DE LA SAINTE-FACE, *Œuvres complètes*, Paris, Cerf / Desclée-de-Brouwer, 2001, p. 1045-1046.